

**Leyla Dakhli 13 avril, colloque AN « Ouvrir les archives »  
« Dire, taire, traduire : les langues des archives de Jérusalem »**

Les trois infinitifs que j'ai choisis comme titre pour cette présentation des enjeux liés aux langues dans les archives de Jérusalem sont à entendre de plusieurs manières et à aborder du point de vue de l'archive – qui dit, tait, traduit / est dite, tue et traduite, mais aussi du point de vue des chercheurs – qui font tout cela à leur tour. Le verrouillage de l'archive s'opère alors à tous ces niveaux. Il s'agit d'emblée d'un verrouillage savant, celui de la langue. On peut penser qu'il concerne peu ou prou toutes les archives, qu'il faut bien posséder une langue, et des clés de décryptages diverses, pour lire les archives. Le facteur linguistique a pourtant dans la région une couleur particulière.

- D'abord parce qu'il est lié à un usage spécifique des langues : polyglossies, diglossies constantes des documents, distorsion et écarts entre langues d'expression et alphabets de rédaction.
- Deuxième aspect, le cadre de l'orientalisme, où la possession de la langue est un critère de légitimation dans l'ordre savant (à la différence de la discipline par exemple). Qui ferme alors les archives ? Pas uniquement ceux qui les possèdent ou les conservent, mais les savants eux-mêmes, qui le cryptent par le langage même.
- Enfin, dans le contexte géopolitique du Proche-Orient et de la Palestine en particulier, le jeu avec les archives est nécessairement à situer dans un champ de tensions, qui affecte leur lisibilité. Vient alors s'ajouter une autre manière de lire et de crypter les archives, pour en faire un usage sensationnaliste, dans un but de révélation.

Le projet *Open Jerusalem* dans son ensemble cherche à se distinguer de ces trois polarités, qui sont à l'opposé de l'histoire que nous cherchons à faire. Dans ce cadre, la langue (les langues) n'est pas un verrou, c'est devenu petit à petit un objet en soi, pour toutes sortes de raisons :

Le **multilinguisme des archives** : les archives parlent tant de langues qu'il est impossible de les aborder en solitaire, elles imposent le collectif, et le travail sur le multilinguisme en soi : pas simplement pour confronter des voix, des points de vue (une langue = une voix, un point de vue) hétérogènes, mais pour comprendre comment dialoguent les espaces linguistiques, dans un usage fluide et sans cesse évoluant des langues. L'une des choses à repérer est cette évolution, la situation « levantine » des langues (Cf E. Saïd, premières pages de son autobiographie *Out of Place*). La fluidité ne signifie pas qu'il n'y a pas de marquage social dans l'usage des langues, c'est au contraire une manière de comprendre des distinctions sociales. Ces critères de distinction linguistique et sociale changent, il s'agit de repérer selon quelles modalités.

Les **sons de Jérusalem** : quelle langues pour quels lieux dans l'espace de Jérusalem ? cette approche des langues est l'une des manières d'aborder la question de la *citadinité*. Trouver des indices sur l'oralité, sur les espaces de langues. Un des chantiers ouverts à ce jour dans ce sens est celui du relevé et de l'étude des imprimeries, des institutions du savoir, les bibliothèques et les écoles.

La **traduction** et sa place, des moments : on repère qu'à partir des réformes modernisatrices de l'Empire ottoman au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle (*Tanzimat*), il y a plus de traductions dans le but certainement de "faire descendre" ce qui se passe à Istanbul vers les communautés qui vivent dans la ville. Mais il ne faut pas se limiter à cette vision "descendante", car avant la traduction il y a l'intercompréhension, des lieux d'échange et des zones de communication : que deviennent-ils, comment se transforment-ils, subsistent-ils face à une formalisation et une technicisation du passage entre les langues ? Le moment où l'on passe à la traduction est celui de la modernisation, on peut la voir à l'œuvre par exemple au sein du fonctionnement de la municipalité. Les députés et délégués doivent apprendre l'ottoman, se posent des questions de

traduction. On voit les traces de ces apprentissages et des hésitations de vocabulaire dans les archives de la municipalité de Jérusalem : certains mots sont transcrits en ottoman à l'intérieur d'un texte en arabe, ou l'inverse. Ce type d'usage est pour nous une réflexion sur les vraies ou fausses équivalences, sur les processus de traduction et de recherche de convergences dans la langue.

La traduction **au sein même du projet**. A partir des matériaux que nous manipulons, nous dressons des listes, et il nous faut trouver une langue commune, l'anglais pour l'heure, pour trouver des traductions satisfaisantes. Il s'agit dès lors de déverrouiller les différents processus de verrouillages qui ont été à l'œuvre. Nous ne cherchons pas à maintenir coûte que coûte *en langue originale* ; pour nous il est très important de traduire, y compris des termes techniques, pour aider à penser les réalités qu'ils désignent et pour permettre la comparaison. Ces termes sont l'objet de discussions entre nous. Trouver des solutions à l'intérieur d'une traduction homogène en anglais, signifier les usages, les aspérités des archives, garder dans la traduction les hésitations et les difficultés, les passages d'une langue à l'autre.

Des questions auxquelles nous revenons : quelles langues parlent les Ottomans ? Pourquoi conserve-t-on des alphabets autres, en surface, alors que dessous il y a de l'arabe (cas du Syriaque qui se maintient en alphabet alors que la communauté s'arabise) ; Est-ce que la langue est un problème ? Pourquoi ou quand la langue devient-elle un outil ou un enjeu ? Quels types de questions naissent avec les passages d'une langue à l'autre ou d'un alphabet à l'autre à l'intérieur de la ville ?

En plus de nommer ensemble, nous essayons de dénombrer, car il est important d'avoir une idée des masses, de comparer le volume des langues les unes par rapport aux autres (en sachant bien que nous sommes soumis à l'écrit). Dénombrer et ensuite qualifier les registres de langues : quelle langue pour quel usage ? On peut par exemple comprendre que la langue liturgique se maintienne pour les registres de naissance, pour des raisons d'attachement sacré à un rite, lié à une langue. Les passages plus quotidiens et profanes d'une langue à l'autre se décèlent peut-être plus facilement dans les correspondances privées, les usages commerciaux.

Tout ceci montre bien combien se projet de situe avant les moments nationaux. L'écoute et la lecture des archives nous met en devoir de nous dépouiller de ce dont nous avons l'habitude de charger les langues. Cela ne veut pas dire que les langues ne sont pas des outils de pouvoir, c'est le cas bien entendu pour la présence des langues européennes comme pour la langue impériale, mais aussi pour les langues liturgiques de chaque communauté. Mais ce pouvoir n'implique pas nécessairement la nation, encore moins bien entendu le nationalisme qui l'accompagnerait.

Ce travail, par les langues, doit déboucher sur une histoire de la citoyenneté, d'une société à décrypter ; il doit permettre de comprendre comment cette ville fonctionnait. Ce qui pourrait d'abord apparaître comme une entreprise décourageante, une attaque coordonnée de la tour de Babel, est une riche entrée dans la compréhension même de la ville globale, par la traduction, la juxtaposition et la comparaison.